

# La Lituanie troublée par son passé



Le 25 mars, au Musée des occupations et des combats de la liberté, à Vilnius. Le lieu, appelé jusqu'alors Musée des victimes du génocide, ne consacre qu'une seule salle aux victimes juives.

DARO SULAKAURI/THE NEW YORK TIMES/REDUX-REA

Le rôle des Litvaniens dans le génocide des juifs, nié sous l'ère soviétique, a depuis été étudié par des historiens locaux. Mais le sujet reste sensible dans l'opinion, et un projet de loi prévoit d'interdire la vente de contenus « déformant la vérité historique »

MARGHERITA NASI  
VILNIUS

Etape touristique incontournable à Vilnius, le Musée des victimes du génocide est situé dans les anciens locaux de la Gestapo, qui devinrent plus tard ceux du KGB. Il propose une terrifiante plongée dans les pratiques tortionnaires. De l'autre côté de la Neris, les férus d'architecture contemplent le Palais des sports et des concerts, avec ses courbes en béton armé.

Si les guides font la part belle à ces constructions, ils omettent souvent d'en raconter l'histoire dans toute sa brutalité. Malgré son nom, le Musée du génocide ne consacre qu'une salle aux victimes juives – l'essentiel étant réservé aux crimes commis par les Soviétiques contre la population lituanienne, ainsi assimilés à un « génocide ». Quant au Palais des sports, il est construit sur un ancien cimetière juif où est enterré Eliyahou ben Shlomo Zalman – le Gaon de Vilna –, grande figure du monde juif ashkénaze.

Tout autour, les chantiers se multiplient, rien n'est fait pour restaurer le Palais des sports, en mauvais état. Il est tentant d'en faire le symbole d'un pays qui ne sait que faire de son passé, et notamment de cette page que l'historien Saulius Suziedelis décrit comme « la plus saignante de l'histoire lituanienne ». Le pays natal du philosophe Emmanuel Levinas et de l'écrivain Romain Gary comptait près de 200 000 juifs en 1940, et Vilnius était surnommée la « Jérusalem du Nord ». Entre 1941 et 1944, près de 195 000 juifs ont été tués par les nazis allemands et leurs collaborateurs locaux.

## HÉROS NATIONAL ET COLLABO

Le rôle des Litvaniens dans le massacre des juifs a été rappelé par des historiens aussi sérieux que Liuda Truska ou Arunas Bubnys. Mais ont-ils vraiment été entendus ? « Des milliers de Litvaniens ont été complices des massacres en creusant les fosses communes et en redistribuant les biens, rappelle l'écrivaine Ruta Vanagaite, et longtemps, il n'a existé aucun ouvrage sur la question s'adressant au grand public. » C'est pourquoi elle s'est attelée elle-même à la tâche, se plongeant dans les archives et se rendant sur les lieux des atrocités, en compagnie d'Efraim Zuroff, directeur du Centre Simon-Wiesenthal à Jérusalem et chasseur de nazis. « Notre peuple » (non traduit) est le résultat de cette quête. Paru en 2016 et épuisé en deux jours, le livre a été retiré des librairies à l'automne 2017, comme tous les autres titres de l'écrivaine qui avait osé dire, dans un entretien, qu'Adolfas Ramanauskas, héros national de la résistance antisoviétique, avait en réalité

collaboré. « J'ai touché quelque chose qui dérange les gens, et un projet de loi envisage maintenant d'interdire la vente de contenus déformant les données historiques », s'inquiète celle qu'on insulte désormais dans la rue.

Elle n'est pas la seule à pointer les risques de dérive de ces lois sur l'histoire. « J'ai publié des livres sous les Soviétiques : la censure du gouvernement, je sais ce que c'est. C'est choquant qu'on puisse envisager de telles lois au sein de l'Union européenne », pointe Markas Zingeris, le directeur du Musée juif Gaon-de-Vilna. Mais il n'en déplore pas moins le « sensationnalisme » de « Notre peuple » : l'image d'une Lituanie n'ayant pas fait son travail de mémoire lui paraît fautive. « Dès 1988, le pays a accueilli une grande exposition sur l'art juif, qui a été visitée par des personnes venues de tous les coins de l'Union soviétique. Du jamais-vu en URSS », rappelle M. Zingeris.

Il n'est pas le seul, loin de là, à défendre la Lituanie. Yves Plasseraud, qui a coorganisé avec l'historien Henri Minczeles, entre autres, une conférence sur la Shoah à Vilnius en 1993, énumère les marques de reconnaissance de la vie juive dans le pays : mise en place d'une commission présidentielle sur les crimes liés à la Shoah, création de musées, de centres culturels juifs et d'un Institut yiddish au sein de l'université de Vilnius, identification des lieux de massacre... « Il y a des carences, la principale étant d'avoir tardé à juger certains criminels de guerre qui sont désormais décédés. Mais on est loin du déni qui s'empare des Parlements de Budapest, Bratislava ou Varsovie », estime M. Plasseraud.

« On en a marre d'être traités comme des barbares ! », s'indigne Caroline Paliulis, résumant un mécontentement répandu parmi ses compatriotes. La présidente de l'Association Lituanie-France à Vilnius a même envoyé une lettre à l'écrivain François-Henri Désérable dont le roman *Un certain M. Piekieny* (Gallimard, 2017) évoque le sort tragique des juifs de Vilnius et souligne le rôle des autochtones. « Nous n'avons pas attendu qu'un jeune auteur français vienne faire des révélations à ses lecteurs, lit-on dans la lettre. Beaucoup d'efforts ont été accomplis pour assumer la responsabilité de l'atrocité du massacre des juifs ici, qui de fait n'a été connu des Litvaniens dans son ampleur qu'à la libération de la Lituanie, en 1991 – occupation soviétique oblige. Des excuses au nom de la nation ont été faites à la Knesset par le président Algirdas Brazauskas. »

Symbole le plus récent de l'évolution des mentalités : fin mars, le Parlement a décidé de renommer le Musée du génocide : il s'appelle dorénavant Musée des occupations et des combats de la liberté. « Il était temps. L'assimilation de l'occupation soviétique à un génocide était

incorrecte. Un Lituanien pouvait survivre s'il parvenait à s'adapter à l'idéologie soviétique, alors que, sous les nazis, un juif était condamné à mourir », affirme Irena Veisaite. Née en 1928, cette critique de théâtre a survécu à la Shoah, et rappelle que, pendant la période soviétique, l'extermination des juifs n'était même pas mentionnée. Elle n'en est pas moins sévère envers son pays : « Qu'aujourd'hui encore une pièce seulement du musée soit consacrée au génocide des juifs en Lituanie, c'est une honte. »

## « MALHONNÊTE »

Pour un rappel plus complet des événements, il faut en effet se rendre dans une maison de bois repeinte en vert, qui abrite une exposition sur le génocide des juifs. En face, une stèle salue la mémoire de Chiune Sugihara : le vice-consul du Japon en Lituanie sauva des milliers de juifs pendant la seconde guerre mondiale en émettant des visas malgré les ordres reçus. Mais rares sont ceux qui font halte ici. « Le musée est petit, et pas très connu. L'histoire de l'Holocauste mériterait plus de place », concède Renaldas Vaisbrodas, directeur exécutif de l'association Communauté juive de Lituanie. Mais il juge que c'est en coopérant qu'on obtient le plus de résultats : « Les déclarations antisémites augmentent lorsqu'on adopte une ligne dure. »

Cette posture conciliante ne fait pas l'unanimité au sein de la communauté juive. Depuis le site Defending History, le professeur de yiddish Dovid Katz ne ménage pas ses critiques contre le gouvernement : « Inutile de parler d'un Musée des occupations et des combats de la liberté si l'exposition célèbre toujours les assassins de 1941 sans mentionner les tracts appelant à l'élimination des citoyens juifs distribués par le Front des activistes litvaniens. C'est encore plus malhonnête ! » Efraim Zuroff, régulièrement cité par Defending History, est monté au créneau pour demander au maire de Kaunas, deuxième ville lituanienne, d'interdire les mariages dans un lieu nommé le « Septième Fort » : dans ce complexe de bunkers, en 1941, des milliers de juifs ont été tués.

Face à cela, Markas Zingeris s'est fixé le défi de « lier le passé au présent ». En novembre 2017, le directeur du Musée juif Gaon-de-Vilna a inauguré une succursale consacrée au peintre américain Samuel Bak. A 9 ans, cet enfant prodige organisait sa première exposition dans le ghetto de Vilna. Survivant de l'occupation nazie, il est devenu un artiste reconnu à Boston. A 84 ans, le voilà de retour à Vilnius, où soixante de ses toiles sont exposées. « Nous ne sommes pas otages de l'Holocauste ou du système communiste, souligne Markas Zingeris, même si nous sommes sans cesse ramenés aux faits et expériences qu'ils ont produits. » ♦

## RÉSONANCES

PAR EMMANUELLE LOYER,  
HISTORIENNE

# FACE AU VACARME DU MONDE

Savez-vous que la boule Quies, gardienne de nos nuits (et désormais de nos jours), a 100 ans tout juste ? Elle devrait logiquement figurer dans le *Livre des commémorations nationales* qu'édite chaque année le Haut Comité des commémorations nationales, entre Mai 68, Charles Maurras, le centenaire de la mort du géographe Vidal de La Blache et celui de la fin de la guerre de 1914-1918... Le premier conflit mondial, qui a transformé le champ de bataille en une torture auditive pour les poilus, assaillis par les détonations des nouvelles armes explosives, fut d'abord commémoré au son des cloches et du canon. Puis fut instauré un nouveau rituel : la minute de silence. La petite boule de cire longtemps roulée à la main et délicatement entourée de coton, c'est aussi cela : le présage que le silence serait désormais une denrée rare, un luxe, et qu'avec la fin du bruit des armes naissait un nouvel intolérable, le vacarme des existences modernes jetées dans des univers sonores bouleversés.

Bien sûr, chaque société a ses techniques : Ulysse se fait attacher pour résister au chant des sirènes. Astérix, ses amis gaulois et ses ennemis romains utilisent le persil pour ne pas succomber à celui du barde Assurance-tourist ! Les historiens ont contribué à décrire la diversité des paysages sonores, mais aussi les formes variées de l'audible et de l'in audible, la construction sociale des seuils de tolérance au « bruit ». En 1912, le sociologue allemand Georg Simmel montre la sollicitation nouvelle de l'ouïe dans la vie urbaine. Dès lors, la modernité se caractériserait par une anxiété auditive puissante et une condamnation sociale et médicale du bruit, comme si, après l'odorat, dont Alain Corbin a mis en exergue l'importance au XIX<sup>e</sup> siècle (*Le Miasme et la jonquille*, Flammarion, 1982), c'était l'ouïe qui, au XX<sup>e</sup>, devenait le critère puissant de catégorisation sociale. Si nos concitoyens, il y a une cinquantaine d'années, souffraient encore de la clameur matinale de coqs survoltés ou de l'épouvantable compte à rebours de l'horloge familiale, c'était déjà l'heure de la plainte contre les klaxons et bientôt les transistors (portables, donc mobiles).

## LES BANDES-SON DE NOS VIES

Et aujourd'hui ? Chacun peut faire sa liste : les sirènes des pompiers et des voitures de police qui sillonnent la ville, les avertisseurs des automobilistes anti-Hidalgo, la détonation véritablement effrayante des motos style Harley-Davidson – nouvelles trompettes de Jéricho –, les marteaux-piqueurs (« qui rénovent pour [nous] le réseau »), la sono de notre voisin qui a oublié de fermer sa fenêtre sur cour, le sifflement de l'aspirateur le dimanche à l'heure de la sieste, le vrombissement de l'hélicoptère stationné au-dessus de chez nous le jour du Marathon de Paris, les alarmes des magasins et des voitures qui se déclenchent de préférence au mitan de la nuit ; et puis, parfois, dans la perfection d'un après-midi indolent et calme, l'ultrason perfide et strident qui nous fait douter : aurions-nous des acouphènes ?

Bref, même si l'exposition au « bruit » est inégale socialement, géographiquement, même si elle est historiquement située, nous vivons tout de même dans le vacarme du son amplifié depuis plus d'un siècle. Une certaine qualité de silence est peu à peu exténuée. Au XXI<sup>e</sup> siècle, par temps de Vigipirate et de terrorisme à domicile, les bandes-son de nos vies ressemblent un peu à un film de guerre où l'arme acoustique, on s'en souvient au Vietnam, fut utilisée en déversant des sons à plein volume depuis les hélicoptères. De façon significative, les grandes manifestations suivant les attentats de janvier 2015 se caractérisèrent par le choix spontané d'un silence gardé pendant des heures par des dizaines de milliers de personnes, et qui donna son extraordinaire dignité à ces marches exceptionnelles partout en France.

Où cela nous mènera-t-il ? C'est un grand thème biblique (et, du reste, commun à beaucoup de cosmologies) : le vacarme des hommes sur terre importune la ou les divinités qui envoient un déluge pour purger tout ce chaos... D'ici là, après la Fête de la musique le 21 juin, nous aurons encore les pétards du 14-Juillet : gardez vos petites boules de cire à portée de main ! ♦

EMMANUELLE LOYER

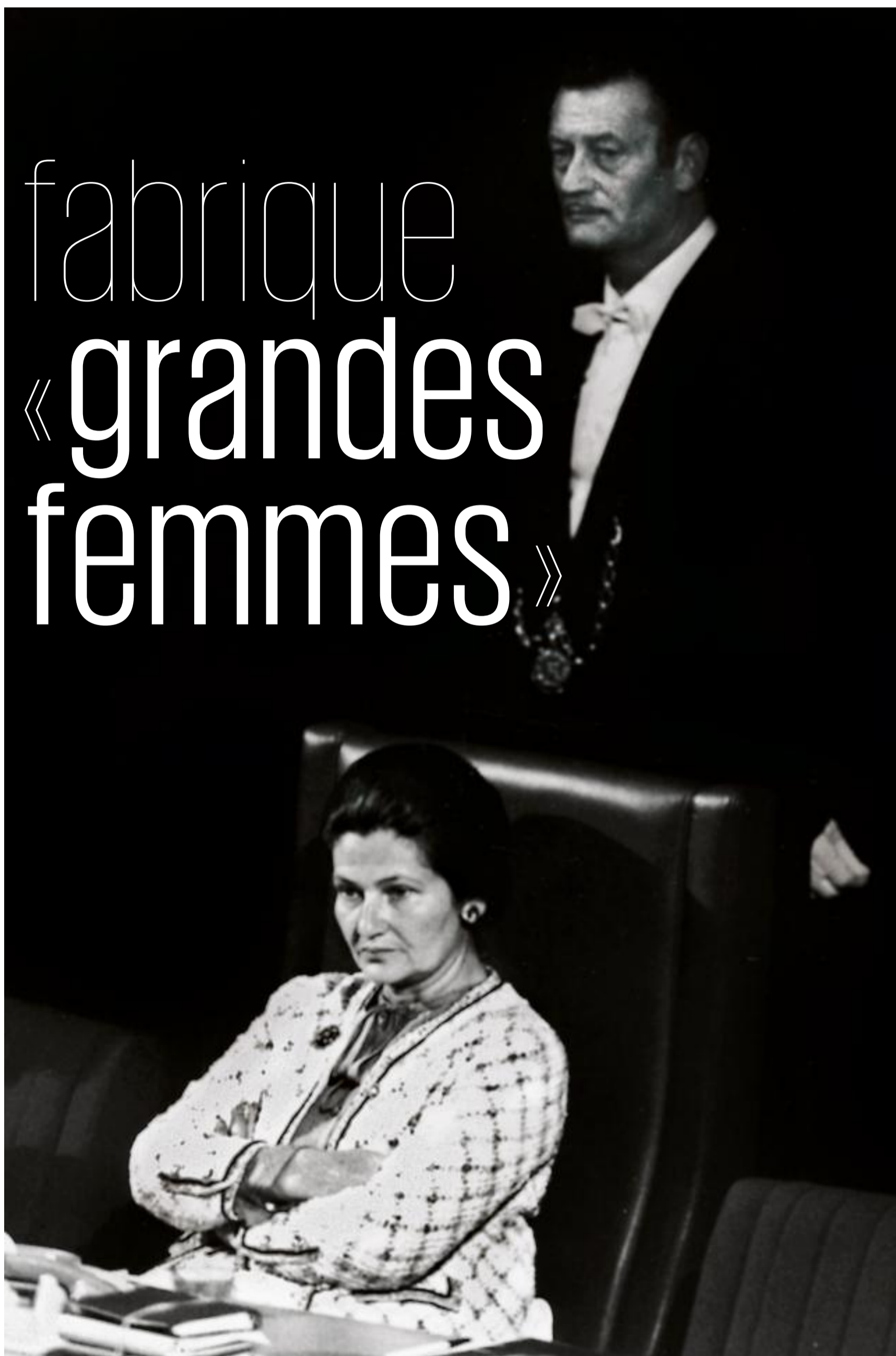
Professeure d'histoire contemporaine  
à Sciences Po Paris.

# IDÉES *Le Monde*

## La fabrique des «grandes femmes»

Dimanche  
1<sup>er</sup> juillet,  
Simone Veil sera  
la 77<sup>e</sup> personnalité,  
mais seulement  
la 5<sup>e</sup> femme,  
à entrer  
au Panthéon.  
L'historienne  
Michelle Perrot  
analyse les racines  
d'une telle  
disparité

PAGES 2-3



Au Parlement européen, qu'elle préside, en juillet 1979. GETTY IMAGES